

BALZAC



A RABOUILLEUSE

présenté par Philippe Hériat

TEXTE INTEGRAL

LA RABOUILLEUSE

DU MÊME AUTEUR

*Parus dans Le Livre de Poche :*

LA DUCHESSE DE LANGEAIS  
*sui*vi de LA FILLE AUX YEUX D'OR

UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE

LES CHOUANS

LE PÈRE GORIOT

HONORÉ DE BALZAC

*La Rabouilleuse*

PRÉFACE DE  
PHILIPPE HÉRIAT

LE LIVRE DE POCHE

© *Librairie Générale Française, 1960.*

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

## PRÉFACE

*La Rabouilleuse?* — Issoudun.

C'est l'association de noms, d'images, d'idées qui se forme dans l'esprit des lecteurs de Balzac. J'en suis un, depuis beau temps.

Pour l'amour de *La Rabouilleuse*, je suis allé revoir Issoudun. Mes derniers souvenirs de cette ville dataient de visites lointaines, ils remontaient à mon enfance. J'ai voulu les raviver, entreprise toujours dangereuse, car la mémoire embellit. Elle imite à peu près le peintre qui, devant un paysage à peindre, superposerait sur sa toile des *états* successifs, sans cesse enjolivés, de plus en plus distants de la réalité, qu'il ne regarderait plus.

Sans doute j'avais mal choisi mon jour pour ce pèlerinage. Mal ou trop bien. Un jour d'automne frais, venteux, cinglé d'ondées obliques. La petite ville gardait la chambre derrière ses portes et ses carreaux. Il y a cent vingt ans, l'auteur de *La Rabouilleuse* écrivait que « les traces de l'ancienne grandeur d'Issoudun se révèlent à un observateur attentif ». Sans doute il faudrait de nos jours, et même par un temps clair, que l'attention de ce promeneur s'égalât à la double

vue. Ne parlons même pas des empreintes du Moyen Age et des survivances romaines, qui avaient intéressé Balzac. Le simple charme du chef-lieu d'arrondissement encore aimable sous Louis-Philippe, et sous M. Fallières, s'est bien évanoui maintenant.

Dans la « ville haute », où Balzac nous dit que de son temps se cantonnait la grande bourgeoisie issoudunoise, il semble qu'un génie malin ait pris plaisir à détruire une à une les anciennes beautés. Quelques maisons Louis XIII, Renaissance, gothiques même se rencontrent encore, mais rares, coupées l'une de l'autre, crevées souvent par un garage à camionnette, défigurées par l'encadrement de faïence d'une boutique, masquées d'un torchis de couleur. Sur la place d'Armes, qui devint la place du Marché avant d'être aujourd'hui celle du 10-Juin, deux ou trois maisons d'angle, toutes neuves mais encore inhabitées, font rêver à celles que l'on rase pour les bâtir, et je n'ai rencontré dans ce quartier-là qu'une porte du XVIII<sup>e</sup> ourlée de gobéa grimant, fleur du pays, et d'autrefois.



Le vieil Issoudun, bien vivant, nous le trouverons dans *La Rabouilleuse*. On sait avec quelle précision palpitante Balzac dresse ses décors de ville : Guérande, Tours, Angoulême, Limoges, Paris. Toujours, au moment de créer, il s'arc-boute puissamment sur le réel. Cette passion pour les villes, il la partage avec d'autres grands imaginatifs, ses contemporains ou ses successeurs : Hugo, Baudelaire, Dickens, Proust même. Il y aurait une étude à écrire sur le délire urbaniste en littérature.

Durant ses séjours à Frapesle, domaine de ses amis Carraud, tout proche d'Issoudun, Balzac se rendait souvent en ville, abordant et questionnant les passants, s'exerçant à parler avec l'accent berrichon. Il n'y a pas cinquante ans qu'un ancien maire d'Issoudun, nommé Le Charbonnier, racontait encore sa rencontre avec Balzac, dans la Grand-Rue, lorsque, petit apprenti épicier taquinant les Muses, il avait voulu soumettre à l'écrivain célèbre un cahier de ses chansons.

Sur Issoudun, Balzac recueillait tout, le sacré et le profane, telle cette anecdote que sa meilleure amie, Zulma Carraud, lui fournit par une lettre du 3 mai 1832 :

*Dans ma vill: d'Issoudun était, il y a quarante ans, un couvent de Visitandines, et aussi une fraction du régiment de cavalerie dit la colonelle générale, dont le duc de Charost était colonel. Un M. de L'Espinasse, ayant habillé de neuf sa compagnie, imagina de faire un paquet des vieilles culottes, et de les envoyer aux Visitandines, comme venant de leurs sœurs de Tours. Le chapitre s'assemble pour ouvrir ce volumineux paquet, et personne ne reconnaît le vêtement qu'il contenait. L'une dit que ce sont des camisoles, et, pour preuve, le passe dans ses bras; une autre dit que c'est un habit d'invention nouvelle pour aller au cœur, et garantir du froid pendant matines; et de s'affubler du pantalon, plaçant sa tête là où naguère était toute autre chose, et boutonne sous le menton, puis, elle dit que cette espèce de volet qui reste en haut est destiné à provoquer les méditations lorsqu'on le baisse. Pourtant, aucune de ces destinations ne satisfaisait la sainte assemblée, quand les plus jeunes furent appelées à donner leur avis. L'une d'elles se lève, et dit : « Mes*

*sœurs, vous êtes souillées par le contact de cet odieux vêtement, c'est la demeure du péché mortel! » Authentique : ma mère était en pension dans le couvent quand l'événement s'y passa.*

Ce n'est pourtant pas dans *La Rabouilleuse* que Balzac utilisa ce trait historique, à ses yeux digne de mémoire, mais dans les *Contes drolatiques*, au deuxième dizain.

Car ces séjours en Berri lui furent féconds de toutes les manières. En 1838, se reposant — c'est-à-dire travaillant — à Frapesle, il alla faire visite à George Sand : Nohant-Vicq n'est qu'à quatre lieues et demie de là. Visite mémorable à plus d'un titre, puisque de ces trois jours passés auprès de George Sand qui lui fait maintes confidences, sur Litz et Mme d'Agoult en particulier, il rapportera l'idée de *Béatrix*, un de ses plus forts chefs-d'œuvre, relativement méconnu. C'est aussi après ces entretiens à cœur ouvert avec la châtelaine de Nohant qu'il tracera pour Mme Hanska, dans une lettre du 2 mars de la même année, ce compte rendu :

*Il était assez utile que je la visse, car nous nous sommes fait nos mutuelles confidences sur Jules Sandeau. Moi, le dernier de ceux qui la blâmaient sur cet abandon, aujourd'hui je n'ai que la plus profonde compassion pour elle, comme vous en aurez une profonde pour moi quand vous saurez à qui nous avons eu affaire, elle en amour, moi en amitié.*

*Elle a cependant été encore plus malheureuse avec Musset, et la voilà dans une profonde retraite, condamnant à la fois le mariage et l'amour, parce que, dans l'un et l'autre état, elle n'a eu que déceptions.*

*Son mâle était rare, voilà tout. Il le sera d'autant*

*plus qu'elle n'est point aimable, et, par conséquent, elle ne sera que très difficilement aimée. Elle est garçon, elle est artiste, elle est grande, généreuse, dévouée, chaste; elle a les grands traits de l'homme; ergo, elle n'est pas femme.*

On reste un moment songeur devant ce portrait pris sur le vif, supérieur en acuité et en justesse à tant d'analyses plus récentes. Surtout on s'arrête à cette formule négligemment jetée par un homme à qui certains reprochèrent de n'être pas concis, ni profond : *Son mâle était rare, voilà tout.*



Mais il est peu de romans de Balzac qui ne jettent des attaches sur Paris. *La Rabouilleuse* n'y manque pas et, dans cette *Scène de la Vie de Province*, les épisodes parisiens ne sont pas les moins captivants. Quantitativement, ils occupent les deux cinquièmes du volume, ce qui certainement n'était pas préconçu. On sait que le roman s'intitula d'abord *Un Ménage de Garçon*, puis *La Rabouilleuse*. Il conserva ce titre, mais finalement le personnage principal n'est ni Jean-Jacques Rouget, le « garçon » en ménage, ni même Flore Brazier, surnommée la Rabouilleuse, mais Philippe Bridau. Souvent Balzac se laissait séduire, sinon conduire, par ses créatures, et il les suivait à côté ou au-delà du chemin qu'il avait tracé en esprit. Ainsi le baron Hulot et Mme Marnette prennent le pas sur Lisbeth Fischer dans *La Cousine Bette*, et Vautrin, de sa personnalité tentaculaire, étreint trois longs romans respectivement axés, en principe, sur le père Goriot, sur Lucien de Rubempré et sur Esther Gobseck.

Avec Philippe Bridau, Balzac rencontrait un des enfants de son génie qui pouvaient l'entraîner le plus loin. Mais il convient ici d'ouvrir une parenthèse et d'essayer de restituer au personnage tous ses moyens, précisément, de séduction. De même que le sens exact de ce mot cependant fameux, la *rabouilleuse*, est ignoré de beaucoup de gens, de même la physionomie originale de Philippe Bridau s'est déformée dans leur vision. Et ce glissement s'est produit pour des raisons si éloignées de la littérature et de l'auteur de la Comédie Humaine qu'on est presque gêné d'avoir à s'en expliquer. Peut-être cependant n'est-ce pas tout à fait inutile.

Pour la plupart, Philippe Bridau incarne le demi-solde type, survivant des guerres de l'Empire, quadragénaire pour le moins, alourdi par la retraite, jurant et brandissant un gros bâton torsadé : presque un vieux de la vieille en civil. Ainsi le popularisèrent sur la scène, puis sur l'écran, pendant un demi-siècle, des acteurs d'âge et de poids qui avaient mal lu Balzac et s'offraient sous cet aspect aux bravos d'un public qui ne l'avait pas lu du tout. La tradition s'est maintenue jusqu'à un film récent, qui fit justice de cette erreur. En réalité, Philippe a dix-neuf ans à la chute de l'Empire, vingt-trois ans quand s'ouvre l'action de *La Rabouilleuse*, vingt-six quand on l'envoie en résidence surveillée à Issoudun où il jette le désordre dans le « ménage de garçon » de son oncle, trente-quatre quand la révolution de 1830, à la fin du livre, ruine sa fortune et sa carrière.

Si j'y insiste, c'est pour faire apparaître la parenté du personnage avec ceux de Rastignac et de Rubempré, et lui rendre ainsi son rang et sa signification parmi

les inventions de Balzac. Il figure le raté, et une espèce particulière de raté, au milieu de cette sous-variété de jeunes arrivistes de la Restauration, qui comprend encore, dans la Comédie Humaine : Lousteau, Bixiou, Nathan, Blondet, des Lupeaulx et d'autres. Roués, mais comme on ne l'était pas sous la Régence, comme on ne le sera pas sous le Second Empire, sans scrupules, se servant des femmes, toujours très beaux ou très séduisants, ce qui est un trait romantique, ils composent une galerie de types spécifiquement balzaciens, et Philippe Bridau, au premier chef, fait partie de cette famille qui, sans lui, serait incomplète.

L'ombre portée de Napoléon règne sur la Comédie Humaine, et Philippe Bridau, chef d'escadron et officier de la Légion d'honneur à vingt ans, est un produit de l'époque napoléonienne à plus forte raison que le colonel Chabert, dont l'histoire est de tous les temps, que le général de Montriveau ou le général d'Aiglemont. Il est un personnage plus neuf, plus moderne, et la preuve en est offerte par l'époque présente où, par deux fois, après la première guerre mondiale et après la seconde, ce personnage ressuscita.

Dans les années vingt, dans les années trente, entre 1944 et 1950 et même jusqu'aujourd'hui, nous avons rencontré, nous rencontrons des Philippe Bridau traînant sous la défroque civile la nostalgie de l'uniforme — uniforme français, américain, allemand, uniforme des organisations paramilitaires —, reprochant au pays, à la société, au destin l'interruption de leur fortune guerrière. Incapables de se réadapter, de rentrer dans le rang, de renoncer aux lois d'exception et aux licences de la guerre ou de la résistance, ils répètent le désenchantement de Philippe, son insatisfaction, son amora-

lité, ses confusions, sa naïveté, sa solitude, d'autant plus douloureuses et plus émouvantes que l'homme est plus jeune. Je ne crois pas que cette interprétation du personnage de Philippe Bridau soit abusive. Les demi-solde de la Grande Armée voulaient que la France, qui ne pouvait plus vivre avec Napoléon, ne pût vivre sans lui : un siècle, un siècle et demi passèrent, et l'on vit les anciens des tranchées de Quatorze, ceux des corps francs, ceux des maquis, ceux surtout des enrôlements et des légions, conserver leurs solidarités et leurs insignes, entretenir leurs souvenirs et leurs rancœurs, vivre dans les regrets de leurs beaux jours militaires, et parfois conspirer, comme Philippe Bridau et ses amis du café Lemblin.

Le combat fini, les héros sont décrochés.

PHILIPPE HÉRIAT  
*de l'Académie Goncourt*

A MONSIEUR CHARLES NODIER,  
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,  
BIBLIOTHÉCAIRE A L'ARSENAL.

*Voici, mon cher Nodier, un ouvrage plein de ces faits soustraits à l'action des lois par le huis clos domestique; mais où le doigt de Dieu, si souvent appelé le hasard, supplée à la justice humaine, et où la morale, pour être dite par un personnage moqueur, n'en est pas moins instructive et frappante. Il en résulte, à mon sens, de grands enseignements et pour la Famille et pour la Maternité. Nous nous apercevrons peut-être trop tard des effets produits par la diminution de la puissance paternelle. Ce pouvoir, qui ne cessait autrefois qu'à la mort du père, constituait le seul tribunal humain où ressortissaient les crimes domestiques, et, dans les grandes occasions, la Royauté se prêtait à en faire exécuter les arrêts. Quelque tendre et bonne que soit la Mère, elle ne remplace pas plus cette royauté patriarcale que la Femme ne remplace un Roi sur le trône; et si cette exception arrive, il en résulte un être monstrueux. Peut-être n'ai-je pas dessiné de tableau qui montre plus que celui-ci combien le mariage indissoluble est indispensable aux sociétés européennes, quels sont les malheurs de la faiblesse féminine, et quels dangers comporte l'intérêt personnel quand il est sans frein. Puisse*

*une société basée uniquement sur le pouvoir de l'argent frémir en apercevant l'impuissance de la justice sur les combinaisons d'un système qui défie le succès en en graciant tous les moyens! Puisse-t-elle recourir promptement au catholicisme pour purifier les masses par le sentiment religieux et par une éducation autre que celle d'une Université laïque. Assez de beaux caractères, assez de grands et nobles dévouements brilleront dans les Scènes de la Vie militaire, pour qu'il m'ait été permis d'indiquer ici combien de dépravation causent les nécessités de la guerre chez certains esprits, qui dans la vie privée osent agir comme sur les champs de bataille. Vous avez jeté sur notre temps un sagace coup d'œil dont la philosophie se trahit dans plus d'une amère réflexion qui perce à travers vos pages élégantes, et vous avez mieux que personne apprécié les dégâts produits dans l'esprit de notre pays par quatre systèmes politiques différents. Aussi ne pouvais-je mettre cette histoire sous la protection d'une autorité plus compétente. Peut-être votre nom défendra-t-il cet ouvrage contre des accusations qui ne lui manqueront pas : où est le malade qui reste muet quand le chirurgien lui enlève l'appareil de ses plaies les plus vives? Au plaisir de vous dédier cette Scène se joint l'orgueil de trahir votre bienveillance pour celui qui se dit ici*

Un de vos sincères admirateurs,  
DE BALZAC.

EN 1792, la bourgeoisie d'Issoudun jouissait d'un médecin nommé Rouget, qui passait pour un homme profondément malicieux. Au dire de quelques gens hardis, il rendait sa femme assez malheureuse, quoique ce fût la plus belle femme de la ville. Peut-être cette femme était-elle un peu sotte. Malgré l'inquisition des amis, le commérage des indifférents et les médisances des jaloux, l'intérieur de ce ménage fut peu connu. Le docteur Rouget était un de ces hommes de qui l'on dit familièrement : « *Il n'est pas commode.* » Aussi, pendant sa vie, garda-t-on le silence sur lui, et lui fit-on bonne mine. Cette femme, une demoiselle Descoings, assez malingre déjà quand elle était fille (ce fut, disait-on, une raison pour le médecin de l'épouser), eut d'abord un fils, puis une fille qui, par hasard, vint dix ans après le frère, et à laquelle, disait-on toujours, le docteur ne s'attendait point, quoique médecin. Cette fille, tard venue, se nommait Agathe. Ces petits faits sont si simples, si ordinaires, que rien ne semble justifier un historien

de les placer en tête d'un récit; mais, s'ils n'étaient pas connus, un homme de la trempe du docteur Rouget serait jugé comme un monstre, comme un père dénaturé, tandis qu'il obéissait tout bonnement à de mauvais penchants que beaucoup de gens abritent sous ce terrible axiome : *Un homme doit avoir du caractère!* Cette mâle sentence a causé le malheur de bien des femmes. Les Descoings, beau-père et belle-mère du docteur, commissionnaires en laine, se chargeaient également de vendre pour les propriétaires ou d'acheter pour les marchands les toisons d'or du Berry, et tiraient des deux côtés un droit de commission. A ce métier, ils devinrent riches et furent avarés : morale de bien des existences. Descoings le fils, le cadet de Mme Rouget, ne se plut pas à Issoudun. Il alla chercher fortune à Paris, et s'y établit épicier dans la rue Saint-Honoré. Ce fut sa perte. Mais, que voulez-vous, l'épicier est entraîné vers son commerce par une force attractive égale à la force de répulsion qui en éloigne les artistes. On n'a pas assez étudié les forces sociales qui constituent les diverses vocations. Il serait curieux de savoir ce qui détermine un homme à se faire papetier plutôt que boulanger, du moment où les fils ne succèdent pas forcément au métier de leur père comme chez les Egyptiens. L'amour avait aidé la vocation chez Descoings. Il s'était dit : « Et moi aussi, je serai épicier! » en se disant autre chose à l'aspect de sa patronne, fort belle créature de